

# Elmore James



Elmore James s'est rendu célèbre pour sa version d'anthologie de « Dust My Broom », un blues majestueux tiré du répertoire de Robert Johnson. Partagé entre ses racines sudistes et la scène de Chicago, qui ne lui a que partiellement réussi, il reste l'un des grands stylistes de la guitare slide.



# Les rapports ambigus entre blues et religion

▲ Devenu Thomas Dorsey, le bluesman Georgia Tom va s'affirmer comme le grand rénovateur du chant religieux noir américain.

► Elder Lucy Smith en chaire dans son église, à Chicago.

▼ Les Soul Stirrers, avec Sam Cooke, abandonneront le gospel pour l'univers plus lucratif du rhythm'n'blues.



## Difficiles cohabitations

Au lendemain de sa rencontre avec Elmore James, Jacques Demètre rapportait dans le magazine *Jazz Hot* ces mots du chanteur : « J'ai toujours chanté des spirituals dans mon église sanctifiée à Jackson, dans le Mississippi, et je n'ai commencé à faire vraiment du blues qu'à partir de 1950. D'ailleurs, je compte bientôt revenir à la musique religieuse pure. »

Le propos peut surprendre, alors que le monde du blues ne fait pas bon ménage avec celui de la religion. De fait, le blues et le gospel ont entretenu des rapports parfois difficiles, mais dans le sud des Etats-Unis, où les Blancs pauvres ont vécu des expériences similaires à celles des Noirs, la petite bourgeoisie dévote avait également tendance à vouer aux enfers tous les chanteurs de country music qui visitaient leurs villages le samedi soir.

## Musique du diable

« Devil's music », c'est ainsi que les gens bien-pensants qualifiaient le répertoire profane des chanteurs noirs. Dans nombre de plantations, le blues était tabou, synonyme de plaisirs terrestres, mais aussi de misère et d'inculture, comme l'a fort bien expliqué l'Américain Robert Palmer dans son ouvrage *Deep Blues* : « Le blues du Delta a été créé par les Noirs les plus pauvres et les plus marginaux. La plupart de ceux qui le chantaient ne savaient ni lire ni écrire. Le blues était en fait si mal considéré que ceux qui l'appréciaient ne s'en vantaient pas. Il suffisait de demander à un pasteur noir, un instituteur, un fermier

ou un bon chrétien, ils vous répondaient que seuls les "nègres culs-terreux" aimaient le blues. » Pourtant, si les musiques noires profane et religieuse ont des fonctions différentes, elles n'en sont pas moins issues d'un même creuset et témoignent d'une même culture.

## La réhabilitation du blues

« Fais un bruit joyeux pour le Seigneur. » S'appuyant sur ce précepte, Martin Luther avait déjà voulu éveiller la spiritualité des populations les moins favorisées, au début du XVI<sup>e</sup> siècle, en introduisant à l'église des airs populaires et des



Musique profane, musique religieuse... Entre les deux, la frontière est parfois bien mince, et de nombreux musiciens la franchissent, passant allègrement du gospel à ce que l'on a appelé « la musique du diable » – ou inversement.



◀ Une église typique des Etats du Sud profond.

cantiques rédigés dans une langue accessible à tous. La réaction de Rome à cette tentative de vulgarisation fut comparable à celle de la grande bourgeoisie noire américaine quatre cents ans plus tard, lors de l'avènement de la musique



gospel. Thomas Dorsey, généralement considéré comme le rénovateur du chant religieux afro-américain, ancien pianiste et chanteur de blues avant de se tourner définitivement vers Dieu, avait coutume de dire que les hymnes du gospel ne sont pas autre chose que des blues à la gloire du Créateur.

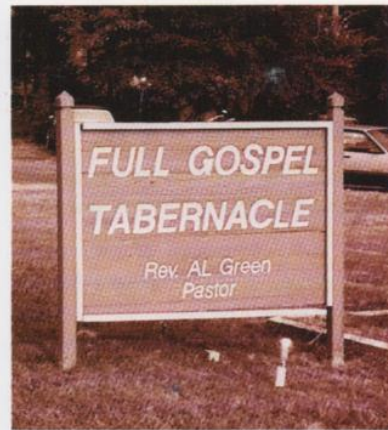
### Les transfuges du gospel

La frontière ténue qui existe entre les deux genres a souvent été franchie. Bluesmen le samedi soir, Blind Lemon Jefferson ou Willie McTell modifiaient du tout au tout leur répertoire certains dimanches pour animer des kermesses baptistes ou pentecôtistes. Plus récemment, on a assisté à de nombreuses « conversions » dans la communauté noire, Sam Cooke, Lou Rawls ou Johnnie Taylor ayant renoncé à chanter Dieu pour rejoindre le monde plus lucratif du rhythm'n'blues. Quant à Al Green, pasteur d'une église de Memphis, il oscille constamment entre la religion et les hit-parades.

Au sein des églises noires règne encore aujourd'hui un conflit entre

partisans d'une liturgie conservatrice et ceux qui lui préfèrent des rythmes plus modernes.

Quant au blues, à défaut de convaincre les classes supérieures de l'Amérique noire, il a gagné en respectabilité en passionnant par sa richesse les musicologues du monde entier. On en voudra pour preuve le congrès organisé en 1991 à l'université de Liège par Robert Sacré, et qui avait pour thème : « Antagonisme entre les musiques noires religieuse et profane ».



◀ Blind Willie McTell enregistra aussi bien du gospel que du blues.

◀ Al Green, chanteur de musique soul, est devenu pasteur à Memphis.



- 1918** Naissance d'Elmore James à Ridgeland (Mississippi), le 27 janvier.
- 1932** James joue dans les *juke joints* du Delta.
- 1937** Il se marie et rencontre Robert Johnson, son principal inspirateur.
- 1943** Sa réputation grandit dans le Mississippi. Enrôlé dans l'US Navy, il participe à la reprise de l'île de Guam, occupée par les Japonais.
- 1944**
- 1945** Démobilisé, il retrouve le Delta et d'anciens compagnons comme Sonny Boy Williamson.
- 1946** Ses médecins diagnostiquent une maladie cardiaque qui le handicapera jusqu'à sa mort.
- 1951** Un disque, enregistré à son insu, lui ouvre les portes de la gloire.
- 1952** *Dust My Broom* entre dans les hit-parades noirs de *Billboard* au mois d'avril et fait connaître au grand public des ghettos et du Sud le nom d'Elmore James.
- 1953** Malgré les assauts des Bihari et des Chess, James refuse de signer le moindre contrat d'exclusivité.
- 1957** Mel London fait revenir Elmore en studio, pour de remarquables enregistrements chez Chief.
- 1959** Un producteur de New York, Bobby Robinson, prend James sous sa protection, pour les ultimes séances du bluesman.
- 1962** Elmore est interdit de studio par le puissant Syndicat des musiciens et quitte Chicago.
- 1963** L'animateur de radio Big Bill Hill le persuade de revenir à Chicago pour une série de concerts. Il y décède d'une crise cardiaque le 24 mai.

# Un initiateur du blues moderne

**Admiré des rockers anglais, ce guitariste au style enflammé a toujours quitté le Delta – souvent pour Chicago – pour mieux y revenir.**

**P**aradoxalement, on associe souvent James avec la scène de Chicago, sans doute parce que la forme de Delta blues électrique qu'il a toujours pratiquée a pris son essor dans les clubs et les petites tavernes des ghettos noirs de la Windy City, sous l'impulsion d'artistes comme Muddy Waters et Howlin' Wolf. En réalité, James n'a entretenu que des rapports épisodiques avec la capitale du blues urbain. Originaire du Mississippi, il a enregistré dans le Sud, mais également à La Nouvelle-Orléans, Los Angeles et New York. Un parcours fait de ruptures, mais qui restera marqué par une grande fidélité au style strident qui le caractérise.

## Enfant au pays du « roi coton »

Ridgeland est une petite bourgade rurale du Mississippi comme beaucoup d'autres. Située à quelques kilomètres au nord de Jackson, la capitale de l'Etat, elle borde la Highway 49 qui file vers

Clarksdale et Memphis, via Yazoo City et Greenwood. La ville compte 1 500 habitants, pour la plupart de petits fermiers noirs. Aujourd'hui, la mécanisation et l'usage courant des fertilisants ont changé beaucoup de choses, mais autrefois la vie était exclusivement rythmée par celle du « roi coton ».

L'hiver, très court, se terminait par la mise en terre des petites graines brunes de la plante ; au printemps, chacun circulait entre les sillons, l'échine courbée, arrachant les mauvaises herbes qui risquaient d'étouffer la jeune pousse. Tout au long de l'été, torride et d'une humidité quasi tropicale, on surveillait la croissance des plants de coton en attendant que leurs fleurs roses donnent naissance aux petites boules porteuses de la précieuse fibre. Enfin venait l'automne, qui voyait se retrouver dans les champs toute la main-d'œuvre locale pour recueillir les grappes de boules blanches dans des sacs de grosse toile.



◀ Elmore James à Chicago. Il se trouve aux côtés des bluesmen Sonny Boy Williamson, Tommy McClennan et Little Walter.

C'est dans les environs de Ridgeland qu'est né Elmore James le 27 janvier 1918. Sa mère n'avait que 15 ans lorsqu'elle l'a mis au monde, et tout laisse à penser qu'il a grandi dans les champs comme l'immense majorité des siens, se rendant à l'école uniquement pendant les périodes les plus creuses du cycle rural.

### Du gospel aux bals du samedi soir

La musique country des « pauvres Blancs » sudistes monopolisait les ondes – les premières radios noires feront leur apparition beaucoup plus tard – et on peut penser que James écoutait des spécialistes d'old time music comme Jimmie Rodgers ou Gene Autry, le « cowboy chantant ». Au cours des premières années de sa vie, la famille de James se déplace fréquemment, allant de plantation en plantation le long de la Highway 51. Le jeune garçon rentre très tôt au contact de la musique. Notamment à l'église, qui sera sa principale « école ». Le gospel restera jusqu'à sa mort au centre de ses préoccupations, même si c'est le blues qui l'a rendu célèbre.

Musicien confirmé dès l'adolescence, Elmore James anime le samedi soir les bals et les bouges des environs de Goodman, sur la route de Memphis,

**« Mon style est une adaptation de ceux de tous les musiciens que j'adorais à mes débuts. Elmore James m'a beaucoup influencé par sa maîtrise du slide. »**

B.B. King

où résident désormais les siens. Il croise parfois le chemin d'Homesick James, un cousin plus âgé, admiratif de sa puissance vocale.

### Rencontre marquante avec un duo de choc

Elmore James se marie à l'âge de 19 ans avec une certaine Josephine qui sera la première d'une longue liste de

compagnes plus ou moins éphémères ; davantage intéressé par la musique et le whisky, Elmore négligera toujours sa vie de famille. A la même époque, il s'installe à Belzoni, au cœur du Delta, où il fréquente assidûment les *juke joints* avec Robert Earl, son frère adoptif. Il y fera une double rencontre essentielle, celle du guitariste Robert Johnson et de l'harmoniciste Rice Miller – qui se fera connaître sous le nom de Sonny Boy Williamson. Si Miller jouit d'une solide réputation dans le Delta, Johnson est une véritable célébrité depuis qu'il a gravé une série de 78 tours pour la marque ARC. Ce duo représente tout ce qu'Elmore souhaite : la liberté de faire, à son rythme, un métier qui lui plaît. Son admiration va se porter avant tout sur Johnson à qui il emprunte non seulement le meilleur



▲ L'harmoniciste Sonny Boy Williamson (Rice Miller), qui formera un remarquable et révolutionnaire duo avec Elmore James.

**GIG** Très probablement hérité du mot français « gigue », le *gig* est le terme consacré pour désigner tous les engagements professionnels que peuvent trouver les musiciens, qu'il s'agisse de concerts officiels dans les grandes salles de spectacles ou de prestations moins formelles dans les *juke joints*.

► Elmore James, et Sonny Boy Williamson. Le guitariste et l'harmonica ont eu la même approche du blues.

de son répertoire mais également sa passion du slide.

Le début des années 40 s'annonce faste pour James et son frère qui animent un orchestre très sophistiqué pour l'époque, puisqu'il comprend un batteur, un saxophoniste et un trompettiste. Mais leur succès va tourner court du fait de la guerre. Depuis l'attaque surprise de Pearl Harbor, l'Oncle Sam expédie ses fils par milliers dans le Pacifique afin de mettre un terme à l'avance des armées japonaises. Appelé sous les drapeaux en 1943, James participe à la reprise de l'île de Guam l'année suivante.

### La gloire à reculons

Lorsque Elmore est démobilisé en 1945, sa mère s'est installée à Chicago, mais son frère vit toujours à Belzoni où il choisit de retourner pour reprendre ses activités musicales. C'est à cette époque qu'on lui découvre une faiblesse cardiaque qui le contraint à une vie plus sédentaire. Grâce à son ami Sonny Boy Williamson, il se produit fréquemment sur les ondes de petites stations de radio

▼ Une publicité pour le hit d'Elmore James « Dust My Broom », enregistré chez Trumpet.



locales, ce qui lui permet d'annoncer à l'antenne ses prestations dans les *juke joints* de la région.

Ce contact avec les médias lui donne l'idée d'enregistrer un disque, d'autant que Williamson vient de signer un contrat avec le label Trumpet, à Jackson. La propriétaire de la marque, Lilian McMurry, apprécie particulièrement la version de *Dust My Broom* qu'Elmore chante ; mais le bluesman, trop timide, refuse d'entrer en studio jusqu'au jour de 1951 où Mrs. McMurry réussit à le

► Johnnie Jones, le pianiste favori du guitariste de blues.



piéger en l'enregistrant à son insu. James ne le regrettera pas. Cette chanson, qui lui vaut une neuvième place sur les hit-parades de *Billboard* au printemps 1952, reste à ce jour son plus grand titre de gloire.

### Les frères ennemis de Chicago

Handicapé par son problème cardiaque, Elmore ne peut profiter de ce succès autant qu'il l'aurait souhaité. A défaut de partir en tournée sur les plus grandes scènes du pays, il réalise d'autres enregistrements, à l'instigation cette fois d'Ike Turner qui travaille en qualité de *talent scout* pour le compte des marques Kent et Flair des frères Bihari.

A la fin de 1952, sa réputation grandissante l'amène à s'installer pendant quelque temps à Chicago. Il y retrouve sa mère, mais aussi un oncle voisin d'Howlin' Wolf. Celui-ci lui présente Johnnie Jones qui deviendra son pianiste attitré. En compagnie de vétérans du Chicago blues comme le saxophoniste J.T. Brown

et le batteur Odie Payne, Elmore James enregistre abondamment, aussi bien pour les frères Bihari que pour leur ennemi intime, Leonard Chess. Ce manque de diplomatie ne va pas faciliter la carrière



d'Elmore ; malgré une nouvelle version de *Dust My Broom* intitulée *I Believe*, qui devient à son tour un best-seller, James quitte la Windy City.

« Redécouvert »  
par un disquaire new-yorkais

Tout au long de la décennie, Elmore alterne de longs séjours dans le Delta – où ses médecins tentent de le fixer – et à Chicago, mais aussi à Los Angeles et à La Nouvelle-Orléans où il est invité à travailler en studio pour diverses marques. Sa présence à la guitare slide sur le *TV Mama* du « blues shouter » Big Joe Turner, pour

« La magie  
de sa guitare slide  
est incomparable.  
Ses disques sont  
pour moi ce qui s'est fait  
de mieux à Chicago  
après guerre. »

John Mayall

le label Atlantic, reste l'une de ses plus belles contributions à la discographie du blues d'après-guerre.

En 1957, il entre à l'hôpital à la suite d'une attaque cardiaque inquiétante. Son état de santé n'empêche pourtant pas James de signer peu après de très belles faces pour Chief, à Chicago, où il travaille abondamment dans le West Side pour un auditoire qui l'adule.

Soucieux de ne pas perdre le contact avec le Delta, il retourne fréquemment dans le Sud, mais la Windy City reste son port d'attache. C'est d'ailleurs là qu'il est « découvert » à la fin de 1959 par Bobby Robinson, un disquaire new-yorkais. Sous son impulsion, Elmore grave pour les marques Fire et Fury certains de ses plus beaux titres, notamment *Bobby's Rock* et *The Sky Is Crying* qui marquent son retour dans les hit-parades.

Producteur incomparable, Robinson varie les plaisirs en présentant la musique de James dans des contextes très divers, qu'il s'agisse de l'orchestre



de Paul Williams (auteur du célèbre *Hucklebuck*) ou d'un petit combo de Delta blues dans lequel on retrouve l'harmoniciste Sammy Myers et le pianiste Big Moose Walker.

Idole des rockers anglais

Une dispute avec le puissant Syndicat des musiciens va temporairement mettre un terme à la carrière de James à Chicago. Usé par la maladie et déçu,



il se retire à Jackson en 1962 et se contente de chanter dans la chorale de son église. Il faudra toute la force de persuasion de l'animateur de radio Big Bill Hill pour le faire revenir à Chicago au mois de mai de l'année suivante. Arrivé le 19 dans la Windy City, il entame une série de *gigs* dans les clubs du West Side, mais sa maladie ne lui donnera pas l'occasion de poursuivre plus loin son retour sur le devant de la scène : le 24, il meurt terrassé par une crise cardiaque. Il avait tout juste 45 ans.

INACCESSIBLE POUR LES FEMMES

Le batteur Robert Plunkett racontait à quel point Elmore James était peu sensible à l'admiration qu'il suscitait auprès de son public féminin. Un soir où l'une de ses admiratrices se proposait de le raccompagner à son hôtel, James lui a clairement fait comprendre qu'il préférerait de loin repartir avec... une bouteille de whisky !

Tandis que les plus grands noms du Chicago blues se pressent à son enterrement, sa musique est écoutée avec respect de l'autre côté de l'Atlantique. En Angleterre, Brian Jones, des Rolling Stones, ne cache pas son admiration pour James – allant jusqu'à se faire appeler « Elmo » Lewis ; John Mayall lui dédie la chanson *Mr. James*, tandis que le groupe Fleetwood Mac pille religieusement ses riffs de guitare. Plus tard, Jimi Hendrix lui empruntera l'une de ses plus belles chansons, *Bleeding Heart*. Ces hommages exceptionnels ne doivent pas faire oublier qu'Elmore James fait partie de ces artistes dont la gloire fut essentiellement posthume.

◀ Big Bill Hill, le disc-jockey qui a fait revenir Elmore James à Chicago peu avant sa mort.

■ Label central de « The Sky Is Crying » sur Fire.

▼ Le bluesman avec une amie, à Chicago à la fin des années 50.



# La fougue et l'émotion

► Elmore James avait l'habitude de jouer sur une guitare acoustique, amplifiée par un micro placé dans la rosace de l'instrument.

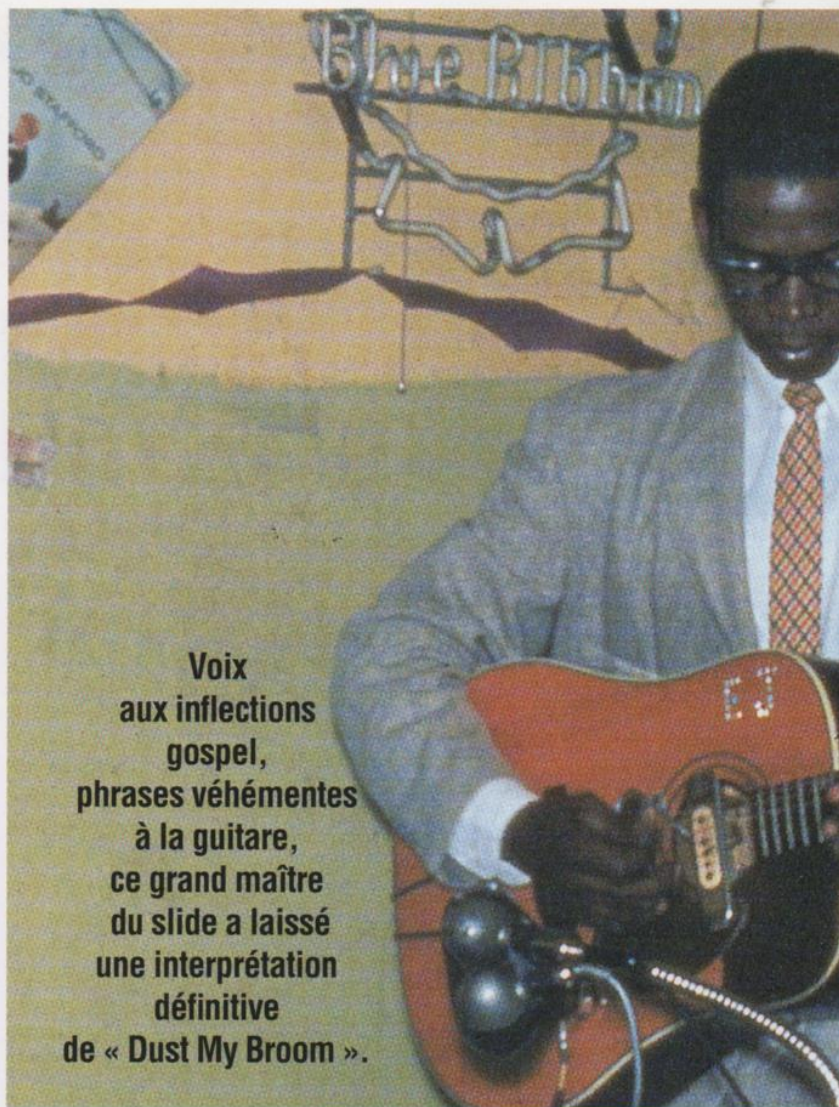
L'une des expériences qui a le plus marqué Elmore James pendant sa jeunesse a été sa rencontre avec la musique des îles Hawaii, très en vogue depuis leur annexion par les États-Unis en 1898. Porteurs d'un répertoire nostalgique et nonchalant, les guitaristes hawaïens étaient particulièrement prisés dans les États du Sud où ils se produisaient dans le cadre de *tent shows*. Leurs accents langoureux vont influencer Elmore qui, faute d'un instrument, commence par en fabriquer un à l'aide d'un fil de fer tendu entre deux clous sur une planche en bois ; en y faisant glisser un canif, il obtient des glissandos très « hawaïens ».

## Les techniques du bottleneck

Le style de James est avant tout le slide, ce goulot de bouteille ou ce tube métallique que le guitariste passe au

## TENT SHOWS

Les chapiteaux de spectacles ambulants, les *tent shows*, ont abondamment circulé à travers l'ensemble des États-Unis à partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Un public principalement rural venait y applaudir des attractions de cirque (jongleurs, acrobates, entre autres), mais aussi des numéros comiques, des chanteurs et des musiciens.



**Voix aux inflexions gospel, phrases véhémentes à la guitare, ce grand maître du slide a laissé une interprétation définitive de « Dust My Broom ».**

petit doigt de la main gauche et qu'il fait glisser sur le manche de son instrument afin d'obtenir des sons déchirants, très proches des inflexions de la voix humaine.

Plusieurs écoles existent chez les spécialistes du genre : face à Tampa Red, Robert Nighthawk et Earl Hooker qui utilisent le bottleneck pour couler de longues phrases au note à note, d'autres ont privilégié une technique plus brutale qui leur permet de jouer en accord en utilisant toute la largeur du manche. Au lieu d'accorder leur instrument traditionnellement (*mi-la-ré-sol-si-mi*), ils modifient la tension des cordes pour obtenir à vide un accord naturel. Il

suffit alors de glisser le slide à hauteur des cases désirées pour obtenir différents accords. Les façons les plus courantes de régler la guitare dans ce cas sont le « Sevastopol tuning » en *ré* majeur (*ré-la-ré-fa #la-ré*) et le « Spanish tuning » en *sol* majeur (*ré-sol-ré-sol-si-ré*).

Elmore James faisait partie de cette seconde école, privilégiant la force pure à la subtilité du phrasé. Curieusement *Dust My Broom*, qui a fait de James un maître du slide, avait été interprété en *fingerpicking* par son créateur, Robert Johnson. Le riff hypnotique qui ponctue la version de James a été repris à l'infini tout au long de sa carrière.



◀ Le producteur Bobby Robinson permit à Elmore James d'enregistrer à la fin de sa carrière quelques-uns de ses plus beaux titres.

### Un grand sens poétique

Mais le talent d'Elmore ne se limitait pas à ses phrases stridentes de slide. Sa voix chargée d'émotion, poussée à la limite de la rupture, fut pour beaucoup dans son succès, en particulier auprès des siens. Alors que le monde du rock s'est surtout inspiré des assauts furieux de sa guitare, celui du blues a aussi rendu justice à son génie poétique. Comme l'écrit Gérard Herzhaft dans son Encyclopédie du blues, « *The Sky Is Crying*, *Twelve Year Old Boy*, *Hand In Hand* sont de superbes blues lents pleins d'images remarquablement évocatrices. » Un commentaire qui rappelle que le blues est avant tout un art vocal.

**AFFINITÉ** Bobby Robinson a permis à Elmore James de graver certaines de ses plus belles faces à la fin de sa vie. Alors qu'il n'était pas encore producteur, il a connu le bluesman par le biais de son premier disque. « Un matin de 1952, j'écoutais de nouveaux 78 tours dans mon magasin de disques de Harlem », explique Robinson, lorsque je suis tombé sur un artiste dont je n'avais jamais entendu parler. Il s'agissait d'Elmore et de *Dust My Broom*. Dès que je l'ai entendu, j'ai oublié tout le reste. Et pour que les passants en profitent, je l'ai mis à fond sur les haut-parleurs que j'avais sur le trottoir. En un instant, la boutique s'est remplie de gens qui voulaient me l'acheter. » Ce jour-là, Robinson a décidé qu'un jour, il enregistrerait Elmore. Peu après avoir ouvert son modeste magasin sur la 125<sup>e</sup> Rue en 1946, Robinson est passé à la production

de disques. Installé au cœur de Harlem, à quelques mètres du célèbre théâtre Apollo, il était mieux placé que quiconque pour repérer les talents prometteurs. Il a commencé par enregistrer de petits groupes de doo-wop new-yorkais comme les Channels et les Charts, avant de se consacrer au rhythm'n'blues. Grâce à ses différents labels, Fire, Fury et Enjoy, il a fait connaître des artistes comme Buster Brown et Wilbert Harrison, avant de retourner aux racines du blues avec Lightning' Hopkins et Elmore. Pendant les années 60, Robinson a concentré ses efforts sur la musique soul, obtenant d'immenses succès avec King Curtis et Gladys Knight. Par la suite, il a attendu le déclin du disco pour aller chercher dans le Bronx des groupes de funk et de rap qui font de son catalogue l'un des plus éclectiques de la musique noire.

# Dust My Broom

**Célébré par les apôtres du rock anglais pour le riff de guitare qui lui a apporté la gloire, James prouve sur ces enregistrements qu'il était aussi l'un des grands compositeurs du blues.**

## 1 Dust My Broom

En vingt ans de carrière discographique, James aura enregistré *Dust My Broom* une demi-douzaine de fois sous des titres divers. Lors de sa rencontre avec Bobby Robinson en 1959, le producteur new-yorkais insistait pour qu'il grave une fois encore son principal cheval de bataille. Ses plus fidèles accompagnateurs de Chicago à ses côtés (Johnnie Jones au piano, J.T. Brown au saxophone, Homesick James à la guitare et Sam Myers à la batterie), Elmore rééditait en studio le motif de guitare qui l'avait rendu célèbre, sa voix arrachée hurlant le blues avec une rare conviction.

## 2 It Hurts Me Too

Mel London, propriétaire de la marque Chief à Chicago, a contribué à remettre James sur le devant de la scène en l'invitant en studio en 1957. *It Hurts Me Too*, emprunté à Tampa Red – autre grand spécialiste du slide – fut un best-seller qui permit à Elmore de renouer avec le succès.

## 3 Coming Home

Comme beaucoup des compositions de James, *Coming Home* s'inspire de *Dust My Broom* : même cri de guitare lancinant. Ceux qui ont connu Elmore racontent qu'ils l'entendaient à des kilomètres à la ronde dans l'air humide du Mississippi lorsque le bluesman se produisait dans un *juke joint*.

## 4 Knocking At Your Door

Exceptionnellement, James ne fait pas usage de son slide sur cet enregistrement Chief. Les phrases de guitare au note à note (probablement dues à Wayne Bennett) sont en réalité directement copiées sur celles que B.B. King avait popularisées avec *Blind Love*.

## 5 Cry For Me Baby

La force du producteur Mel London est d'avoir cherché à varier le répertoire d'Elmore en le présentant dans un univers différent de celui de *Dust My Broom*. En mettant en avant la guitare d'Eddie Taylor, James se trouve

plongé dans un contexte plus urbain qui convient parfaitement à l'intensité de sa voix.

## 6 The Sky Is Crying

Bobby Robinson a raconté comment l'idée de ce blues déchirant est venue à Elmore, le lendemain de leur rencontre, par une journée sinistre et pluvieuse de l'automne 1959. Le soir même, Robinson retenait un studio d'enregistrement pour que son poulain puisse y graver une poignée de titres, dont *The Sky Is Crying* qui a permis à Elmore de retrouver les hit-parades au printemps suivant.

## 7 Bobby's Rock

Cette pièce instrumentale, gravée en ouverture de la séance qui avait produit le titre précédent, était un thème très populaire à l'époque auprès du public du West Side. Le producteur Bobby Robinson lui aura probablement donné son nom, avec bien peu de modestie.

## 8 I Need You

James avait obtenu un best-seller avec *It Hurts Me Too* en 1957. Lors de son passage en studio à New York trois ans plus tard, il entend retrouver l'ambiance chargée d'émotion de son succès en proposant ce titre qui s'en inspire librement.

## 9 Stranger Blues

Lorsque cette plage a été enregistrée à New York en 1960, le *What'd I Say* de Ray Charles passait sur toutes les radios, et Elmore a repris à son compte le motif rendu célèbre par le Genius. Comme souvent, il chante la solitude de celui que son errance rend étranger à tous ceux qu'il rencontre.

## 10 Anna Lee

L'histoire de cette chanson recoupe celle du slide. Enregistré en 1940 par le meilleur spécialiste du genre, Tampa Red, *Anna Lou Blues* est réap-

paru sous le titre *Annie Lee Blues* sur un 78 tours de Robert Nighthawk neuf ans plus tard. Cette version presque brutale d'Elmore, soulignée par les cris rauques des cuivres, contraste avec le style tout en finesse de ses prédécesseurs.

### 11 Standing At The Crossroads

L'influence de Robert Johnson est omniprésente dans l'œuvre de James. A travers le riff de *Dust My Broom* bien sûr, mais aussi par cette relecture de *Cross Road Blues* qui lui permet de prouver qu'il est avant tout un créateur original.

### 12 My Bleeding Heart

Pour la scène, Elmore James élaborait son répertoire en alternant des pièces rapides et dansantes avec des blues lents qui lui permettaient de faire « chanter » sa guitare à l'aide de son slide. *My Bleeding Heart* fait partie de cette seconde catégorie, évoquant la solitude et l'abandon avec un réalisme extraordinaire. Jimi Hendrix ne s'est pas trompé dans son jugement, qui a souvent repris ce thème en concert.

### 13 Look On Yonder Wall

Cette composition de Sehorn James évoque avec humour le cynisme de ceux qui profitent de l'absence des maris partis à la guerre pour distraire leurs épouses solitaires. Le conflit de Corée, puis celui du Vietnam ont remis ce titre au goût du jour, mais cette superbe version de James reste la plus célèbre.

### 14 Mean Mistreatin' Mama

En introduisant le rythme shuffle dans le Delta blues, Robert Johnson a profondément marqué la musique de ses successeurs. C'est flagrant ici, alors que le batteur King Mose entraîne tout l'orchestre dans une sorte de marche un peu pesante, rappelant que le mot « shuffle » signifie « traîner des pieds ».

### 15 Everyday (I Have The Blues)

Créé en 1935 par les frères Sparks, *Everyday I Have The Blues* est associé au nom de Memphis Slim qui l'a popularisé en 1948. Deux ans plus tard, Lowell Fulson lui donne sa véritable dimension, avant que B.B. King n'en fasse l'un de ses grands succès. Dans

cette version d'Elmore, *Everyday* perd toute sophistication pour retrouver sa fraîcheur initiale.

### 16 I Gotta Go Now

Cette composition, l'une des dernières enregistrées, était longtemps restée inédite, James étant disparu. Il y reprend des phrases couramment utilisées dans le blues, et l'on peut penser qu'il s'agit de l'une de ces pièces semi-improvisées qu'il affectionnait.

### 17 Hand In Hand

Elmore avait déjà proposé une version de *Hand In Hand* pour le label Flair des frères Bihari au début de 1952. Dix ans plus tard, cette variante sur le thème de l'amour impossible n'avait rien perdu de sa puissance émotionnelle.

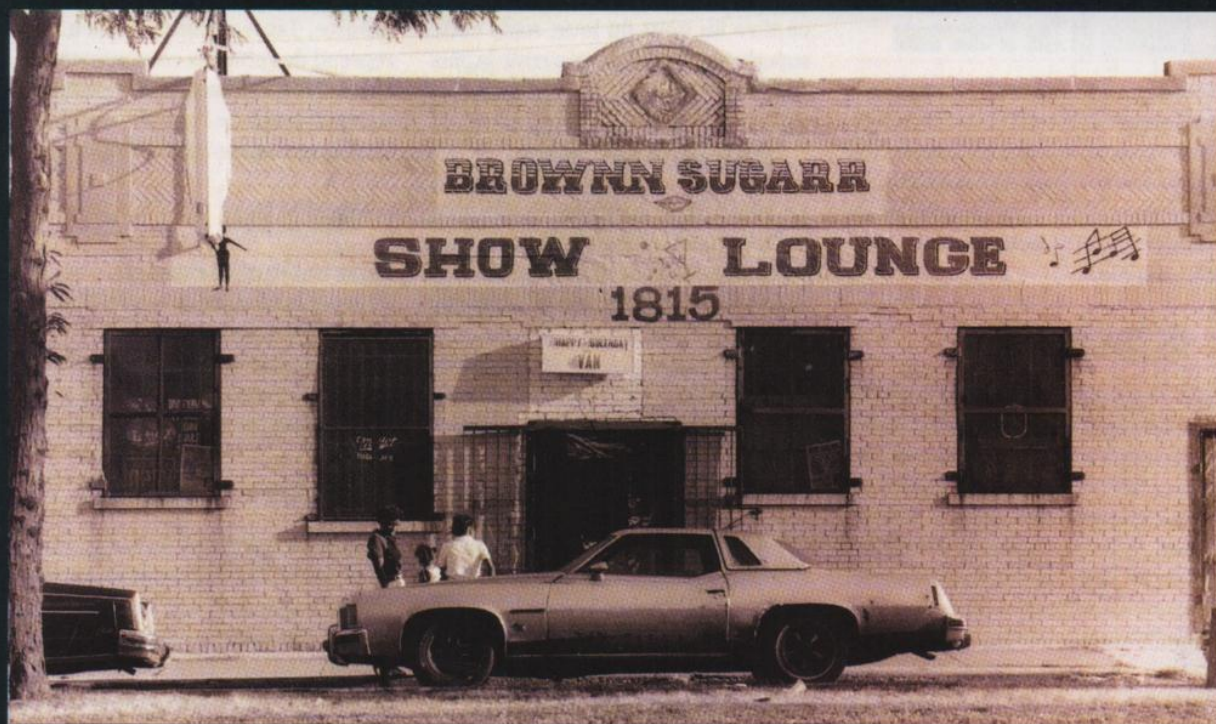
### 18 I Believe

Lors de ce qui devait être sa dernière séance en studio, Elmore proposait cette ultime version de son tube *Dust My Broom*. Les assauts répétés de sa guitare sont ici admirablement soutenus par les accords plaqués au piano de Big Moose Walker.



◀ Elmore James accompagné par le guitariste Homesick James, qui s'est beaucoup inspiré du style du créateur de « *The Sky Is Crying* », et le batteur Robert Plumrett.

# 1815 West Roosevelt



► Le West Roosevelt Club, rebaptisé 1815 Club puis Brownn Sugarr, est l'un des lieux les plus magiques du Chicago blues.

**A** quelques centaines de mètres du Loop – le centre où s'élèvent les gratte-ciel les plus prestigieux et les plus hauts du monde –, le pâté de maisons du 1815 West Roosevelt Road se situe à la frontière du ghetto du West Side, l'une des zones urbaines les plus miséreuses de l'opulente Amérique. A peu de distance, un immense centre hospitalier contribue à donner à cette partie de la troisième ville des Etats-Unis un aspect fréquentable pendant la journée. La nuit, il n'en est pas de même, et West Roosevelt Road n'est plus parcourue que par une population indigente, mélange d'enfants débraillés, de drogués et d'alcooliques. Des voitures usées roulent doucement le long des trottoirs ; par intervalles, l'une d'entre elles s'arrête, le temps pour son

**Ce bâtiment du West Side de Chicago abrite depuis plusieurs décennies l'un des clubs de blues les plus réputés de la ville.**

conducteur d'entamer une discussion en argot noir avec un petit groupe attroupé à un carrefour.

Jacques Demètre, en visite à la Mecque du blues en 1959, a décrit dans son *Voyage au pays du blues* l'ambiance « franchement inquiétante » du lieu. Ce soir-là, Elmore

James et ses Broomdusters se produisaient à ce qui s'appelait alors le West Roosevelt Club. Au terme d'un concert exceptionnel, Demètre assistait au triste strip-tease de deux travestis lorsqu'il fut contraint de partir en catastrophe, tant l'atmosphère devenait hostile. Neuf ans plus tard, le Suisse Willy Leiser retournait dans la même salle, rebaptisée depuis le Club Alex ; sur la scène, Earl Hooker et son orchestre donnaient une autre prestation mémorable. Depuis, ce bar de quartier a été racheté par le saxophoniste Eddie Shaw qui en a fait le 1815 Club, avant de devenir le Brownn Sugarr avec un nouveau propriétaire. Depuis quarante ans, la seule constante de ce lieu aura été le blues, qui résonne chaque week-end à hauteur de cet immeuble en brique.